



ROBIN HOBB

La Voie magique

L'ASSASSIN ROYAL

V

Pygmalion

Extrait de la publication

LA VOIE
MAGIQUE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

LA VOIE MAGIQUE

L'Assassin Royal ★★★★★

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
ASSASSIN'S QUEST
(deuxième partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87, quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

- © 1997 by Robin Hobb
© 2000 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour l'édition en langue française
© 2006, Pygmalion, Département de Flammarion, pour la présente édition.
ISBN 978-2-7564-0610-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour la très réelle Kat Ogden

Qui menaçait, très tôt dans sa vie,
de devenir quand elle serait grande danseuse de claquettes,
escrimeuse, judoka, star de cinéma, archéologue,
et présidente des États-Unis.

Et qui s'approche dangereusement de la fin de sa liste.

Il ne faut jamais confondre le film et le livre.

1

LAC-BLEU

La Froide achève sa course dans le lac Bleu, d'où la plus grande agglomération qui le borde tire son nom. Au début du règne du roi Subtil, la campagne au nord-est du lac était renommée pour ses champs de céréales et ses vergers ; une vigne particulière à ce sol donnait un vin au bouquet à nul autre pareil et célèbre non seulement dans les Six-Duchés tout entiers mais jusqu'à Terrilville où il arrivait par caravanes. Mais de longues périodes de sécheresse survinrent, suivies d'incendies déclenchés par les orages, dont les fermiers et les vigneronns de la région ne se remirent jamais ; dès lors, pour subsister, Lac-Bleu se tourna vers le commerce. La ville actuelle est un centre de négoce où se rencontrent les caravanes en provenance de Bauge et des Etats chalcèdes qui échangent leurs denrées contre celles du peuple des Montagnes. L'été, d'énormes chalands sillonnent les eaux placides du lac, mais en hiver les tempêtes qui descendent des Montagnes chassent les bateliers et mettent un terme au trafic marchand.

★

Dans le ciel limpide de la nuit, la lune orange, énorme, brillait bas sur l'horizon. Je me guidais aux étoiles parfaitement visibles, m'étonnant vaguement que ce fussent les mêmes qui scintillaient au-dessus de moi lorsque, bien des années plus tôt, je rentrais clopin-clopat à Castelcerf, et qui aujourd'hui me conduisaient à nouveau vers les Montagnes.

LA VOIE MAGIQUE

Je marchai toute la nuit d'un pas qui n'était ni rapide ni régulier, mais je savais que plus vite je trouverais de l'eau, plus vite je pourrais soulager mes souffrances : sans rien à boire, je m'affaiblissais rapidement. Tout en cheminant, j'humectai un bandage avec l'eau-de-vie de Pêne et m'en tapotai le visage. Je m'étais brièvement examiné dans le miroir : il était manifeste que j'avais à nouveau perdu un combat ; néanmoins, je souffrais surtout d'ecchymoses et de coupures sans gravité, et je ne pensais pas arborer de nouvelles cicatrices. L'eau-de-vie raviva le feu de mes nombreuses éraflures mais ramollit également le sang séché de mes croûtes, si bien que je pus enfin ouvrir la bouche sans douleur excessive. J'avais faim ; cependant je craignais que la viande salée ne fasse qu'accentuer ma soif.

Je regardai le soleil se lever sur la vaste plaine de Bauge dans un splendide déploiement de couleurs ; le froid nocturne s'atténua et j'ouvris le manteau de Pêne, toujours sans cesser d'avancer. La lumière croissant, je scrutai le sol dans l'espoir que certains chevaux s'en étaient retournés au trou d'eau, mais je ne vis aucune nouvelle empreinte, seulement les traces de sabots que nous avions laissées la veille et que le vent avait déjà commencé à dévorer.

La matinée était à peine entamée quand je parvins à la cuvette ; je m'en approchai avec précaution, mais, à la vue et à l'odorat, je la savais heureusement déserte. Toutefois, je ne pouvais compter qu'elle le demeurerait longtemps : c'était une halte habituelle des caravanes. Mon premier geste fut de boire tout mon soûl, après quoi, avec une certaine volupté, je fis un petit feu, mis à chauffer une casserole d'eau dans laquelle j'ajoutai des lentilles, des haricots, de l'avoine et de la viande séchée, puis je laissai mijoter le tout sur une pierre tout à côté des braises pendant que je me dévêtais pour me baigner. Peu profonde à l'une des extrémités du trou, l'eau s'était un peu réchauffée sous l'action du soleil. Mon omoplate gauche me faisait encore très mal quand je la touchais ou que je la remuais, tout comme les profondes éraflures de mes poignets et de mes chevilles, ma bosse au crâne, l'ensemble de mon visage... Je cessai de répertorier mes bobos ; de toute façon, aucun n'était mortel : que demander de plus ?

Frissonnant de froid, je laissai le soleil me sécher tandis que je trempais mes vêtements dans l'eau, puis les étendais sur des buissons. Ensuite, je m'enveloppai dans le manteau de Pêne, bus un peu d'eau-de-vie et touillai ma soupe ; il me fallait ajouter régulièrement

LAC-BLEU

de l'eau car les légumes secs se ramollissaient avec une lenteur désespérante. J'attendis donc, assis auprès de mon feu, en l'alimentant de branchages ou de bouse sèche. Au bout de quelque temps, je rouvris les yeux et m'efforçai de déterminer si j'étais souûl, épuisé de coups ou simplement recru de fatigue, mais j'estimai rapidement l'entreprise aussi futile que l'inventaire de mes plaies et bosses, et je m'attaquai à ma soupe telle qu'elle était, avec les haricots encore un peu croquants ; je la fis descendre d'une ou deux gorgées d'eau-de-vie, dont il ne restait guère. Enfin, après de nombreux atermoiements, je me décidai à remettre de l'eau à chauffer, puis nettoyai mes écorchures les plus profondes, y passai de l'onguent et bandai celles qui pouvaient l'être ; une de mes chevilles n'était pas belle à voir et il n'était pas question de la laisser s'infecter. Quand j'eus fini, je m'aperçus que la lumière baissait ; je n'avais pas vu le temps passer. Puisant dans mes dernières forces, j'éteignis mon feu, remballai mes affaires et m'éloignai du trou : j'avais besoin de dormir et je ne tenais pas à courir le risque d'être surpris par d'autres voyageurs. Je trouvai une petite dépression que des buissons, dont le feuillage dégageait une odeur de bitume, protégeaient un peu du vent. J'étendis la couverture, m'allongeai sous le manteau de Pêne et sombrai dans un profond sommeil.

Pendant quelque temps, je ne rêvai pas ; puis me vint un songe déroutant où j'entendais quelqu'un m'appeler sans que je puisse découvrir qui ; le vent soufflait et il pleuvait. Le bruit du vent, évocateur de solitude, me faisait horreur. Et puis une porte s'ouvrit et Burrich s'y encadra. Il avait bu. A sa vue, je ressentis à la fois de l'irritation et du soulagement : je l'attendais depuis la veille, et, à présent qu'il était là, il était ivre ! Mais comment osait-il ?

Un frisson me parcourut et je me réveillai presque : c'étaient les pensées de Molly que je partageais, Molly que j'artais en rêve ! Il ne fallait pas, je savais que je ne devais pas le faire, mais dans cet état onirique aux frontières indistinctes où je me trouvais, je n'avais pas la volonté d'y résister. Molly se leva lentement. Notre fille dormait dans ses bras, et je l'entraperçus : ce n'était plus la figure ridée du nouveau-né que j'avais vue, mais un petit visage rose et rebondi. Elle avait donc déjà changé à ce point ! Sans bruit, Molly la déposa doucement dans le lit et la recouvrit d'un coin de couverture, puis, sans se retourner, d'une voix basse et tendue : « Je m'inquiétais ; vous aviez dit que vous seriez de retour hier.

LA VOIE MAGIQUE

– Je sais. Je regrette. Ç’aurait dû être vrai, mais... » La voix de Burrich était rauque et son ton accablé. Molly acheva la phrase à sa place :

« Mais vous êtes resté en ville pour vous enivrer.

– Je... Oui. Je me suis enivré. » Il ferma la porte et s’avança dans la pièce ; il s’approcha du feu pour y réchauffer ses mains rougies de froid. Son manteau était trempé et ses cheveux aussi, comme s’il n’avait pas pris la peine de remonter son capuchon en chemin. Il ôta son manteau dégoulinant et s’assit raidement dans le fauteuil près de l’âtre, puis il se pencha pour masser son genou blessé.

« Ne venez pas ici quand vous êtes soûl, lui dit Molly sans détour.

– Je sais bien que vous n’aimez pas ça. Mais c’est hier que je me suis soûlé ; j’ai bu encore un peu ce matin, mais je ne suis pas ivre. Pour l’instant, je suis simplement... fatigué, très fatigué. » Il se courba pour placer sa tête entre ses mains.

« Vous ne tenez même pas droit dans votre fauteuil ! » La colère montait dans le ton de Molly. « Vous ne savez même plus quand vous êtes soûl ! »

Burrich lui adressa un regard las. « Peut-être, oui », reconnut-il, à ma grande surprise. Il soupira. « Je m’en vais. » Il se leva avec une grimace quand il prit appui sur sa jambe blessée, et Molly sentit une pointe de mauvaise conscience : il avait encore froid et l’abri dans lequel il dormait était ouvert aux courants d’air et à l’humidité. Pourtant, c’est lui qui l’avait voulu ; il savait ce qu’elle pensait des ivrognes. Qu’un homme boive un coup ou deux, cela n’avait rien de répréhensible, elle-même prenait un petit verre de temps en temps ; mais arriver comme cela, en tenant à peine sur ses jambes, et vouloir lui faire croire que...

« Puis-je voir la petite un instant ? » demanda Burrich à mi-voix. Il s’était arrêté à la porte ; je discernai dans ses yeux une expression que Molly était incapable de voir parce qu’elle ne le connaissait pas assez, et j’en eus le cœur déchiré : il avait de la peine.

« Elle est là, au lit. Je viens de la coucher, répondit sèchement Molly.

– Puis-je la prendre... rien qu’une minute ?

– Non. Vous êtes ivre et vous avez les mains glacées ; si vous la touchez, vous allez la réveiller. D’ailleurs, vous le savez bien ; pourquoi voulez-vous faire ça ? »

Le visage de Burrich parut se racornir, et c’est d’une voix rauque

qu'il répondit : « Parce que Fitz est mort, et que cette petite, c'est tout ce qui me reste de lui et de son père. Et parfois... » Il se passa une main calleuse sur la figure. « Parfois j'ai l'impression que tout est ma faute. » Il poursuivit dans un murmure : « Jamais je n'aurais dû permettre qu'on me l'enlève quand il était enfant. Lorsqu'on a voulu l'installer au Château, si je l'avais mis sur un cheval derrière moi et que je sois allé trouver Chevalerie, ils seraient peut-être encore vivants tous les deux ; j'y avais pensé à l'époque, et j'ai failli le faire. Il ne voulait pas me quitter, vous savez, mais je l'y ai obligé. Pourtant, j'ai bien failli l'amener à Chevalerie ; mais je ne l'ai pas fait. Je l'ai laissé partir, et on s'en est servi comme d'un outil. »

Je sentis le tremblement qui s'était soudain emparé de Molly ; des larmes lui piquèrent les yeux. Elle se défendit avec colère : « Maudit que vous êtes, il est mort depuis des mois ! N'essayez pas de m'adoucir avec vos pleurnicheries d'ivrogne !

– Je sais, répondit Burrich. Je sais. Il est mort. » Brusquement, il prit une grande inspiration et se redressa ; je connaissais cette attitude par cœur. Il replia ses peines et ses faiblesses et les cacha tout au fond de lui-même. J'aurais voulu poser ma main sur son épaule pour l'apaiser, mais c'était moi qui en avais envie, pas Molly. Il se dirigea de nouveau vers la porte, puis s'arrêta. « Ah, j'ai quelque chose ici. » Il fouilla dans sa chemise. « C'était à lui. Je... je l'ai pris sur son corps, après sa mort. Vous devriez le garder pour la petite, afin qu'elle ait un souvenir de son père. C'est le roi Subtil qui le lui avait donné. »

Burrich ouvrit la main et mon cœur se serra brutalement : là, sur sa paume, reposait mon épingle au rubis enserré d'une résille d'argent. Molly regarda l'objet sans bouger, les lèvres pincées de colère ou de volonté de maîtriser ses émotions, une volonté si forte que Molly ne savait même pas de quoi elle se protégeait. Voyant qu'elle ne faisait pas mine de prendre l'épingle, Burrich la posa délicatement sur la table.

Tout s'était brusquement éclairé pour moi : il s'était rendu à la cabane de berger pour essayer de me trouver, pour m'annoncer la naissance de ma fille, et qu'avait-il découvert ? Un cadavre décomposé dont il ne restait sans doute plus guère que des ossements, vêtu de ma chemise, l'épingle toujours enfoncée dans un revers. Le forgisé avait les cheveux sombres, et à peu près ma taille et mon âge.

Burrich me croyait mort, mort pour de bon, et il portait mon deuil.

LA VOIE MAGIQUE

Burrich, Burrich ! Ecoute-moi, je ne suis pas mort ! Burrich ! Burrich !

Je me démenai, je tempêtai autour de lui, projetai contre lui la moindre parcelle d'Art que je détenais, mais, comme toujours, je n'arrivai à rien et je me réveillai soudain, tremblant, les bras serrés sur moi, avec la sensation d'être un fantôme. Il avait sans doute déjà annoncé la nouvelle à Umbre et tous deux me croyaient mort désormais. Une angoisse étrange m'envahit à cette idée : quel terrible malheur d'être tenu pour mort par tous ses amis !

Je me massai doucement les tempes car je sentais poindre les prémices d'une migraine d'Art ; une seconde plus tard, je me rendais compte que mes défenses étaient abaissées, que j'avais artisé Burrich avec toute la violence dont j'étais capable. Je dressai aussitôt mes murailles, puis me roulai en boule, tout frissonnant dans le crépuscule. Guillot n'avait pas détecté mon Art cette fois-ci, mais tant de négligence n'était pas de mise : mes amis avaient beau me penser mort, mes ennemis, eux, savaient à quoi s'en tenir ; je devais maintenir mes remparts érigés, ne jamais courir le risque de laisser la porte ouverte à Guillot. La migraine me martelait la tête mais j'étais trop épuisé pour me préparer de la tisane ; d'ailleurs, je n'avais pas d'écorce elfique : je ne disposais que des graines que m'avait vendues la marchande de Gué-de-Négoce et dont j'ignorais les effets. Je me rabattis sur le fond d'eau-de-vie, puis me recouchai ; aux frontières du sommeil, je rêvai de loups qui couraient. *Je sais que tu es vivant. Je viendrai si tu as besoin de moi ; il te suffit de demander.* Le contact était hésitant mais clair et, tandis que je me rendormais, je me raccrochai au message comme à une main amie.

Les jours suivants, je me dirigeai vers Lac-Bleu. Je marchais contre un vent chargé de sable qui m'irritait la peau ; pour tout paysage, la région n'offrait que des cailloux, des pierriers, des buissons secs aux feuilles coriaces, des plantes grasses à la croissance lente, et, loin devant moi, le grand lac lui-même. Tout d'abord, la piste ne fut qu'une vague balafre dans la surface sèche de la plaine sur laquelle les empreintes de sabots et les longues traces des chariots s'effaçaient sous les rafales incessantes du vent froid ; mais, à mesure que j'approchais du lac, le désert devint plus vert et plus accueillant, la piste prit davantage des allures de route, et la pluie se mit à tomber en grosses gouttes qui claquaient sur la terre et imbibaient peu à peu mes vêtements ; aussi je n'arrivais jamais à me sentir complètement sec.

Je m'efforçais d'éviter tout contact avec les gens qui passaient ; il

LAC-BLEU

n'était pas question de me cacher sur ce terrain plat mais je faisais mon possible pour paraître insignifiant, voire revêche. Plusieurs messagers me croisèrent au grand galop, certains en route pour Lac-Bleu, d'autres pour Gué-de-Négoce ; aucun ne s'arrêta pour me questionner mais cela ne me réconfortait guère : tôt ou tard, quelqu'un découvrirait les cadavres sans sépulture de cinq gardes royaux et ne manquerait pas de s'étonner ; en outre, la façon dont le Bâtard s'était fait prendre au milieu d'eux était une trop belle histoire pour que Crice et Astérie se retiennent de la raconter partout. Plus le lac devenait distinct, plus la route était fréquentée, et j'osai espérer passer inaperçu, plus loin, dans la foule des voyageurs, car il y avait des fermes et même des hameaux sur les gras pâturages que traversait la route ; la petite bosse d'une maison et la volute de fumée qui montait d'une cheminée étaient visibles de loin. L'humidité aidant, la broussaille céda la place aux buissons et aux arbres, et je passai bientôt devant des vergers, puis des pâtures ; des vaches laitières paissaient l'herbe et des poules grattaient la terre le long de la route. Enfin, je parvins à la ville qui portait le nom du lac.

Au-delà de Lac-Bleu s'étend une nouvelle région plate qui s'achève par des piémonts, frontière du royaume des Montagnes ; quelque part derrière ces Montagnes se trouvait Vérité.

Le chemin qu'il me restait à parcourir avait quelque chose d'un peu effrayant quand je comparais le temps qu'il m'avait fallu pour arriver au lac à pied et celui qu'avait mis la caravane royale pour aller demander la main de Kettricken au nom de Vérité. Sur la côte, l'été avait vécu et les tempêtes d'hiver commençaient à se déchaîner ; dans l'Intérieur où j'étais, le froid mordant ne tarderait pas à saisir les plaines dans les griffes des tourmentes hivernales, tandis que dans les Montagnes la neige devait déjà recouvrir les plus hautes pentes ; elle serait épaisse avant que j'y arrive, et j'ignorais quel climat j'aurais à affronter lorsque je franchirais les plus hauts sommets pour accéder aux territoires qui s'étendaient au-delà. Je ne savais même pas si Vérité était encore vivant : il avait dépensé une grande quantité d'énergie pour me permettre d'échapper à Royal ; pourtant la phrase sans cesse répétée *Rejoins-moi, rejoins-moi* semblait faire écho aux battements de mon cœur et je me surprénais à marcher à son rythme. Que Vérité fût encore en vie ou ne fût plus qu'ossements, je ne serais pas vraiment mon propre maître tant que je ne l'aurais pas retrouvé.

LA VOIE MAGIQUE

Lac-Bleu paraît plus grande qu'elle ne l'est en réalité parce qu'elle s'étale largement : je ne vis guère de bâtiments à étages ; c'étaient pour la plupart de longues maisons basses, auxquelles on adjoignait des ailes au fur et à mesure que fils et filles se mariaient et faisaient entrer leurs conjoints dans la famille. Le bois pousse en abondance de l'autre côté du lac, si bien que les logis les plus pauvres sont en briques de boue séchée tandis que ceux des pêcheurs et des commerçants fortunés sont en planches de cèdre, avec un toit en larges bardeaux. La majorité de ces résidences sont peintes en blanc, en gris ou bleu pâle, ce qui les rend plus grandes à l'œil, et beaucoup possèdent des fenêtres aux vitres épaisses à motif spiralé. Mais je passai sans m'arrêter devant ces belles demeures pour me rendre là où je me sens toujours plus à l'aise.

Le front du lac rappelait un port de mer, avec tout de même de nettes différences : ici, point de marées, seulement des vagues poussées par les tourmentes, si bien que de nombreuses maisons et échoppes étaient bâties sur pilotis et s'avançaient loin du lac ; certains pêcheurs pouvaient littéralement s'amarrer au seuil de leur domicile, et d'autres livrer à l'arrière d'une boutique des prises que le marchand vendait aussitôt sur le devant. Il me semblait étrange de sentir dans la brise une odeur d'eau sans sel ni iode : pour moi, les effluves du lac étaient verdâtres et moussus. Les mouettes avaient la pointe des ailes noire mais, à part cela, elles étaient aussi gloutonnes et charpardeuses que toutes celles que j'avais connues. Et les gardes étaient beaucoup trop nombreux pour mon goût ; vêtus de la livrée or et brun de Bauge, ils rôdaient partout comme des chats enfermés ; j'évitais de les regarder en face et m'efforçais de ne leur donner aucun motif de s'intéresser à moi.

Je disposais de quinze pièces d'argent et de douze de cuivre, somme de mes fonds propres et de ce que possédait Pène dans sa bourse. Certaines avaient un style qui m'était étranger, mais leur poids était rassurant dans ma main, et je supposais qu'elles seraient acceptées. C'était tout ce que j'avais pour me rendre dans les Montagnes, et tout ce que je pourrais peut-être rapporter à Molly ; elles m'étaient donc doublement précieuses et j'avais l'intention de les employer avec parcimonie. Mais j'avais naturellement assez de bon sens pour ne pas envisager de prendre la route des Montagnes sans quelques provisions et d'épais vêtements ; j'étais donc condamné à dépenser de l'argent, quoique j'eusse

LAC-BLEU

l'espoir de travailler pour payer ma traversée du lac et peut-être mon voyage au-delà.

Toute ville a ses quartiers pauvres où l'on revend, dans des carrioles ou des échoppes, les affaires dont d'autres ne veulent plus. Je déambulai dans Lac-Bleu sans quitter les bords du lac où le commerce paraissait le plus actif, et je finis par découvrir des rues où la plupart des boutiques étaient en briques, même si elles possédaient des toits en bardeaux ; là, je trouvai des rémouleurs fatigués qui vendaient des ustensiles de cuisine rapiécés, des chiffonniers avec des carrioles remplies de vêtements usagés, et des magasins où l'on pouvait acheter de la vaisselle dépareillée et d'autres articles similaires.

Mon paquetage allait s'alourdir, je le savais, mais c'était inévitable. Un de mes premiers achats fut un solide panier d'osier muni de bretelles pour le porter sur les épaules ; j'y plaçai mon balluchon, et, avant la fin de la journée, j'y avais ajouté un pantalon matelassé, une veste capitonnée comme en portent les Montagnards, et une paire de bottes souples, semblables à de moelleuses chaussettes en cuir. Ces derniers articles possédaient des lacets qui permettaient de les serrer étroitement autour des mollets. J'achetai aussi d'épaisses chausses de laine, dépareillées mais très chaudes, à porter sous les bottes, et, dans une autre carriole, je trouvai un bonnet de laine douillet et une écharpe. Je fis enfin l'emplette d'une paire de moufles trop grandes pour moi, manifestement tricotées par une Montagnarde à la taille des mains de son époux.

A un petit étal où l'on vendait des herbes à tisane, je dénichai de l'écorce elfique dont je fis provision, puis, dans un marché proche, j'achetai du poisson fumé en lanières, des pommes sèches et des galettes de pain très dur qui, le marchand m'en donna l'assurance, se conserveraient si longtemps que je dusse voyager.

J'essayai ensuite de trouver une place à bord d'une gabarre pour traverser le lac Bleu ; du moins, je me rendis à la place d'embauche au bord de l'eau dans l'espoir de payer mon trajet en travaillant, mais je découvris bientôt qu'on n'engageait personne. « 'Coute voir, camarade, me dit un garçon de treize ans d'un ton condescendant, tout le monde sait qu'les grosses gabarres traversent pas le lac à c't'époque de l'année sauf si y a de l'or au bout, et c't'année y en a pas : la sorcière des Montagnes a bloqué tout l'commerce par chez elle, et si y a rien à transporter, y a pas d'argent qui vaille le risque. Voilà, c'est pas compliqué. Mais même si l'commerce marchait, tu

LA VOIE MAGIQUE

verrais pas beaucoup de trafic en hiver ; c'est l'été qu'les grosses gabarres peuvent aller de not'rive à l'autre : les vents tournent comme des girouettes, mais un bon équipage est capable de manœuvrer les voiles et les avirons aller-retour. Par contre, à c't'époque de l'année, c'est du temps perdu ; y a une tempête tous les cinq jours et le reste du temps le vent souffle toujours dans le même sens, et quand y pleut pas, y grêle ou y neige. C'est le bon moment pour passer des Montagnes à Lac-Bleu, si t'as pas peur de t'faire tremper, de geler comme un chien et d'taper sur les gréements à coups de hache pour enlever la glace tout l'long du trajet ; mais tu verras pas une seule grosse gabarre de fret faire la route dans l'aut'sens avant l'printemps. Y a bien des canots plus p'tits qu'embarquent du monde, mais ça coûte cher et c'est risqué ; si tu montes à bord, c'est qu't'es prêt à payer en or pour ta traversée, et d'ta vie si l'patron fait une connerie. A t'voir, t'as pas l'argent qu'y faut pour ça, camarade, et'core moins pour payer le tonlieu sur l'voyage. »

C'était peut-être un enfant mais il connaissait son sujet, et plus j'écoutais parler les gens, plus ses propos se confirmèrent : la sorcière des Montagnes avait fermé les cols et d'innocents voyageurs se faisaient attaquer et dépouiller par les brigands montagnards ; pour leur propre bien, on les refoulait, ainsi que les marchands, à la frontière. La guerre menaçait. Ces discours me glacèrent le cœur et m'affermirent dans ma résolution de trouver Vérité ; mais comme je persistais à vouloir me rendre dans les Montagnes, on me conseilla de me munir de cinq pièces d'or pour la traversée du lac, après quoi je devais m'en remettre à la chance ; une fois, un homme laissa entendre qu'il avait connaissance d'une entreprise illégale dans laquelle il n'était pas impossible que je gagne cette somme en un mois, voire moins, si cela m'intéressait. Je refusai : j'avais déjà bien assez d'ennuis comme cela.

Rejoins-moi.

Je trouverais un moyen, j'en étais sûr.

Je finis par dénicher une auberge de très bas étage, délabrée et pleine de courants d'air, mais qui ne sentait pas trop la Fumée : la clientèle n'était pas assez aisée pour s'offrir ce plaisir. Je payai pour un lit et obtins une paille dans un grenier au-dessus de la salle commune ; au moins, la chaleur montait en même temps que la fumée refoulée par l'âtre principal, et, en étendant mon manteau et mes habits sur une chaise près de ma paille, je parvins à les faire

LAC-BLEU

sécher complètement pour la première fois depuis des jours. Chansons et conversations, tour à tour bruyantes et étouffées, accompagnèrent mes premières tentatives pour dormir ; devant cette absence d'intimité, j'allai prendre un bain chaud auquel j'aspirais depuis longtemps dans un établissement à cinq portes de l'auberge ; néanmoins, j'éprouvais un certain bien-être mêlé de lassitude à savoir où, sinon comment, j'allais dormir ce soir-là.

Je ne l'avais pas fait exprès, mais l'auberge était le lieu idéal pour me mettre au courant des potins de Lac-Bleu. Le premier soir, j'en appris bien plus que je ne le souhaitais sur certain jeune noble qui avait engrossé, non pas une, mais deux servantes, et sur la rixe générale qui avait éclaté deux pâtés de maisons plus loin et dont Jak Nez-Rouge était sorti dépourvu de la portion de son anatomie qui lui avait valu son surnom, car Torvebras le scribe la lui avait arrachée d'un coup de dents.

La seconde nuit que je passai dans l'établissement, j'entendis raconter qu'on avait découvert les corps de douze gardes royaux victimes des brigands à une demi-journée de cheval de la source de Jernigan ; le soir suivant, le rapport avait été fait et l'on murmurait que les cadavres avaient été mutilés et qu'une bête s'en était nourrie. Pour ma part, il me paraissait clair que des charognards en avaient fait leur pitance ; mais, telle qu'on disait l'histoire, c'était manifestement l'œuvre du Bâtard au Vif, qui s'était changé en loup à la faveur de la pleine lune, libéré de ses fers et jeté sur la troupe pour la mettre sauvagement en pièces. A écouter la description que le conteur faisait de moi, je n'avais guère de crainte qu'on me reconnaisse : mes yeux ne flamboyaient pas d'une lueur rouge et mes crocs ne dépassaient pas de ma bouche ; je savais néanmoins que d'autres, plus réalistes, ne tarderaient pas circuler : les traitements de Royal m'avaient laissé des cicatrices bien particulières et malaisées à dissimuler. Je commençais à concevoir la difficulté qu'avait dû présenter pour *Umbre* de travailler avec un visage marqué de petite vérole.

Ma barbe que je trouvais naguère agaçante était devenue partie intégrante de moi-même ; elle était bouclée comme celle de Vérité, et tout aussi hirsute. Les coupures et les ecchymoses que les coups de Pêne m'avaient laissées au visage étaient pratiquement résorbées, mais le froid excitait constamment ma douleur à l'épaule ; l'air humide et glacé de l'hiver me rougissait les pommettes et atténuait ma balafre ; mon entaille au bras était guérie depuis longtemps, mais

LA VOIE MAGIQUE

je ne pouvais guère camoufler mon nez cassé. Dans un sens, me dis-je, j'étais autant la création de Royal que celle d'Umbre : mon maître m'avait appris à tuer mais Royal, lui, avait fait de moi un véritable assassin.

Le troisième soir, ce que j'entendis me glaça les sangs.

« L'roi lui-même, j'te dis, et l'chef des sorciers d'Art. Z'avaient des manteaux de belle laine avec tellement d'fourrure au col et à la capuche qu'on y voyait à peine la figure. Y montaient des chevaux noirs avec des selles en or que plus beau, y a pas, et z'étaient escortés par une vingtaine d'or-et-brun qu'ont dégagé toute la place pour les laisser passer, ouais, mon gars. Alors j'ai d'mandé au type à côté d'moi : Hé, camarade, qu'esse y s'passe, t'es au courant ? Et y m'a répondu qu'le roi Royal est v'nu en personne écouter les misères qu'nous fait la sorcière des Montagnes, pour qu'elle arrête. Et pis encore, y m'a dit qu'le roi v'nait traquer lui-même le Grêlé et le Bâtard au Vif, vu qu'on sait bien qu'y manigancent main dans la main'vec la sorcière des Montagnes. »

J'entendis ces propos de la bouche d'un mendiant aux yeux chassieux qui avait gagné assez d'argent pour s'offrir une chope de cidre chaud et qui la tenait tendrement près de l'âtre de l'auberge. L'histoire lui valut une nouvelle tournée, tandis que son interlocuteur lui racontait comment le Bâtard au Vif avait massacré une douzaine de gardes royaux et bu leur sang pour alimenter sa magie. Un tourbillon d'émotions se déchaînait en moi : déception de ce que mes poisons n'eussent visiblement rien fait à Royal, crainte d'être découvert par lui, espoir violent de me trouver encore une fois devant lui avant d'aller rejoindre Vérité.

Je n'eus pas à poser de questions : le lendemain matin, tout Lac-Bleu était en effervescence à cause de l'arrivée du roi. Il y avait bien des années qu'un souverain couronné n'était pas venu dans la ville, et chaque marchand, chaque nobliau comptait tirer profit de l'occasion. Royal avait fait réquisitionner la plus grande et la plus belle auberge et ordonné sans se gêner qu'on évacue toutes les chambres pour lui et sa suite. A ce qu'il paraissait, le propriétaire était à la fois flatté et épouvanté d'avoir été choisi, car, si la réputation de son établissement allait certainement grandir, il n'avait pas entendu parler de rétribution et ne s'était vu remettre qu'une liste interminable de mets et de vins que le roi voulait à sa disposition.

J'enfilai mes nouveaux vêtements d'hiver, tirai mon bonnet de

TABLE

1. Lac-Bleu	9
2. Les contrebandiers	35
3. Caudron	55
4. Cachette	75
5. La traversée de la rivière	97
6. Œil-de-Lune	117
7. Poursuite	135
8. Jhaampe	155
9. Confrontations	173
10. Départ	201
11. Les Montagnes	225
12. La route d'Art	247
13. Stratégie	271
14. Indications	291

N° d'édition : N.01EUCN000246.N001
Dépôt légal : mai 2000